

DE LA THEORIE DE GUSTAVE GUILLAUME A LA COGNITION : LANGAGE ET PENSEE, LUCIDITE, MECANIQUE INTUITIONNELLE, CONNAISSANCE ET VECU

Francis TOLLIS ¹

Abstract

« From Gustave Guillaume's theory to cognition : language and thought, lucidity, intuitional mechanics, knowledge and experience »

Gustave Guillaume, who was very early acknowledged for the originality of his ideas and his epistemological demands, is often considered to be a pioneer by his followers. Is such a position justified from the point of view of the cognitive approaches to language ? Just as it was in 1994, the question of how adaptable his theory is to such a perspective is still open. The present paper will focus on different aspects of the problem. First, human lucidity from which, according to Guillaume and his anthropogenetical concerns, the invention of language is derived. Then scientific curiosity, and the intuitional mechanics that underlie it but can also apply to other explanatory disciplines. Finally the way he considers reflexive knowledge in its relation to life experience will be dealt with..

Résumé

« De la théorie de Gustave Guillaume à la cognition : Langage et pensée, lucidité, mécanique intuitionnelle, connaissance et vécu »

Gustave Guillaume, qui a très tôt été remarqué pour l'originalité de sa pensée et ses exigences épistémologiques, est souvent passé pour un pionnier auprès de ses successeurs. Est-ce justifié au regard des approches cognitives du langage ? Comme déjà en 1994, en 2018 se pose encore la question de l'adaptabilité de sa théorie à cette perspective. On se focalisera ici sur la lucidité humaine d'où Guillaume, avec ses préoccupations anthropogénétiques, fait dériver l'invention du langage et la curiosité scientifique, sur la mécanique intuitionnelle qui lui est sous-jacente mais est applicable aussi aux autres disciplines explicatives, et sur la nature qu'il attribue à la connaissance réflexive au regard du vécu.

Key words : Guillaume's theory, language and thought, intuitional mechanics, knowledge and experience

Mots clés : théorie guillaumienne, langage et pensée, mécanique intuitionnelle, connaissance et vécu

De l'intérieur, voici plus de vingt ans, Hewson n'avait pas hésité à dire de la théorie de Gustave Guillaume (désormais Guillaume) qu'elle « est très largement une forme de linguistique cognitive »². Mais des remarques comparables ont aussi été faites de l'extérieur.

En 1989, par exemple, Desclés l'avait déclaré « "cogniticien" avant l'heure », dans la mesure où il « cherchait à mettre en évidence des "opérations de pensée" appréhendées au travers des langues » (1989/1988, 36). Outre-Atlantique, après avoir insisté sur la modernité de la

¹ Professeur émérite en sciences du langage à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour (« Arts, langage : transitions et relations » ALTER, tollis.francis@wanadoo.fr). a publié dix livres de linguistique hispanique, de grammaticographie du castillan et de linguistique générale, trois ouvrages collectifs, ainsi que plus de quatre-vingts articles dans ces mêmes champs de recherche.

² 1997 : viii, cité par FUCHS 2007 : 41 et 2008 : 645, § 2.

psychomécanique, son haut degré d'abstraction et sa finesse d'analyse, en 1991 Epstein avait souligné sa communauté d'intérêt avec la linguistique cognitive³ de l'époque (1991, 306). En 1993, c'est bien connu, Rastier avait fait de Guillaume, l'« aïeul tutélaire de la sémantique cognitiviste “à la française” » (1993, 175 ; 2005, § 4.4). En 1994, Anscombe a remarqué « qu'il est un des tout premiers linguistes à chercher à construire un système sémantique », et que, par sa problématique théorique, il se trouve rejoindre « certaines préoccupations cognitivistes contemporaines » (1994/1993, 24). Enfin, se demandant à son tour si la psychomécanique est ou non une linguistique cognitive, lors du XI^e Colloque international l'AIPL de 2007, Fuchs a trouvé dans son « élaboration d'une “linguistique cinétique” fondée sur les mécanismes mentaux sous-jacents aux formes de la langue », d'indéniables « préoccupations d'ordre cognitif » (2007/2006, 41). Un an plus tard, elle répètera que, en France, cette théorie fait partie de celles qui, à ses yeux, « proposaient des approches qui, en droit, participent d'une problématique cognitive » et ont annoncé, « d'une certaine façon, le paradigme constructiviste de la linguistique cognitive actuelle » (2008, 61 et 64, § 1.3).

1 Bilan d'un premier rapprochement des recherches cognitives et de la linguistique de Guillaume

1.1 De la perspective cognitive à l'énactivisme

Il y a longtemps que la linguistique en est venue à partager avec d'autres disciplines des objets d'étude dont elle avait la quasi exclusivité⁴. En 1994, lors du 7^e congrès de l'AIPL de Cordoue, j'avais une première fois abordé la compatibilité ou la proximité de la théorie de Guillaume avec des recherches cognitives qui avaient alors déjà largement pénétré la linguistique.

À ce moment-là au moins, ces recherches étaient d'autant plus difficiles à délimiter et à définir qu'elles étaient largement ouvertes à l'interdisciplinarité (PICHOT, 1992, 28). En 1992, d'ailleurs, Andler avait regretté qu'elles ne se laissent « circonscrire ni par un objet d'étude, ni par une hypothèse fondamentale, ni par une tradition » (1992a, 10). Depuis, même si elles sont devenues plus familières, la multiplicité de leurs orientations les rend toujours globalement difficiles à cerner, même si leur objectif commun reste d'« édifier de front une théorie de l'esprit et une théorie du cerveau qui soient solidaires sans être confondues » (ANDLER, 1992b, 6a).

Leur émergence, que l'on peut situer « au milieu des années 1950 aux USA » (FUCHS, 2007, 38), n'a pas été accompagnée de quelque découverte « empirique » ou « majeure » (SPERBER, 1987, 400), mais elle a eu une portée réellement novatrice, pour ne pas dire subversive. D'une part, « bien au-delà des limites traditionnelles de la psychologie et de l'épistémologie » où on les avait confinées, ces recherches ont légitimé et en même temps étendu l'étude scientifique de la connaissance en soi : sa nature, les procédures et les modalités de son acquisition, de sa conservation, de sa transmission, de sa gestion, de son exploitation, et de ses éventuelles perturbations, ainsi que les lieux du corps qui ont à voir avec elle. D'autre part, mises au contact du public par l'interpénétration des sciences et des techniques en cause, elles ont concouru à bouleverser la vision populaire de notre esprit, et, par là, ont, selon Varela, constitué « un facteur d'éveil de la conscience humaine » (1989/1988, 11 et 12)⁵.

On sait qu'avec le temps l'approche de la cognition est passée par un paradigme classique initial d'ordre « computo-représentationnel symbolique » à de nouveaux paradigmes de nature constructiviste (ou connexionniste), assis sur une conception émergentiste du langage⁶, tout

³ La question de savoir si cette expression est ou non pléonastique a été soulevée par Lazard (2007) et des éléments de réponse ont été fournis par Fuchs (2008, § 1.1 et 1.2 et surtout 2009).

⁴ Voir MAINGUENEAU 1988 et GOSSELIN & FRANÇOIS 1991, 76 et 86.

⁵ « La perspective cognitive en linguistique conduit donc à s'interroger sur l'ensemble des connaissances spécifiques que maîtrise l'esprit humain au travers des différents systèmes des langues, et à se demander comment ces connaissances sont organisées pour pouvoir être acquises et mises en œuvre dans l'activité de langage » (FUCHS, 2007, 38).

⁶ FUCHS, 2004, § 17-25, 2007, 39-40, § 1.2, 2009, § 1 et 1.2, 117-119 ; BOTTINEAU, 2013, 13.

spécialement à une nouvelle approche que Varela avait antérieurement déjà proposé de désigner comme *énactive* (1989/1988, 89 et sv.). Cette dernière orientation n'envisage plus la conscience

comme une simple capacité ou performance dont on cherche à rendre compte [...], mais avant tout comme une expérience, comme un événement vécu, proche de ce que nous éprouvons dans la vie quotidienne (VARELA, THOMPSON & ROSCH, 1993/1991, 10).

La conscience et l'expérience se trouvaient ainsi placées « dans une relation de définition réciproque avec leur environnement »⁷.

La linguistique a ainsi vu successivement se développer, dans un premier temps, la grammaire chomskyenne ainsi que d'autres modèles formels et, dans un deuxième, des grammaires dites cognitives ou néo-fonctionnalistes (FRANÇOIS, dans FUCHS, 2004). Les premières misaient davantage sur l'existence préalable d'un monde prédéterminé et arrêté, d'un monde prédonné et indépendant de ses habitants, comme si la connaissance était « un miroir de la nature »⁸. Les suivantes, plus inductives et plus interactionnistes, confiaient au sens la commande du lexique et de la syntaxe. Se détournant ainsi de toute conception représentationnelle, elles se sont centrées sur « les opérations de construction de la signification ». En 1994, c'est justement de la perspective énaïviste que Guillaume m'avait paru le plus proche, et Fuchs a confirmé plus tard voir en lui une sorte de proto- ou de cryptoénaïviste⁹. L'énaïvisme considère que la cognition n'a pas à aborder des problèmes qui se poseraient à elle mais en dehors d'elle, qu'au contraire elle les *fait émerger* elle-même, en fonction de l'environnement contextuel et de la pertinence qui leur est reconnue par un certain sens commun¹⁰.

Dans cette optique, rien ne serait jamais préalablement acquis, ni le monde objectal, ni le sujet qui s'en extrait et, en s'en extrayant, le délimite différenciellement. Tout procéderait du sujet, qui, amené à s'auto-appréhender comme objet, est à la fois produit et agent de sa propre construction¹¹. Il est donc condamné à ne se connaître que comme *sujet se constituant*, et le monde illusoirement réputé objectif est aussi subjectif, éphémère, imperfectif, relatif et transitoire que lui. Du fait de cette dissociation-autonomisation dépendante, dialectique (PICHOT, 1992, 132-135, 137 et 143) et toujours en cours, rien ne saurait jamais être abouti. Ainsi, rien d'autre ne semble accessible, voire même existant, qu'une connaissance *en gestation*.

1.2 L'approche de Guillaume

Déjà radicalement sémantique en raison d'une approche mentaliste du langage, l'approche de Guillaume ne pouvait pas ne pas être cognitive¹². « Car, Rastier l'a depuis longtemps rappelé, le

⁷ « [...] selon l'enaction et la perçaction, avec ou sans parole, le perçu et le réel sont d'emblée conçus comme un acte de synthèse conditionné par l'action corporelle et son interprétation » (BOTTINEAU, 2013, 15). Amorcé en 1956, ce « tournant » (signalé dans VARELA, THOMPSON & ROSCH, 1993/1991, 10-11), s'explique peut-être dans la subreptice substitution sporadique de la locution *sciences cognitives* par celle de « sciences de l'esprit ». En effet, il s'agit là d'une option lexicale qui n'est pas sans intérêt, dans la mesure où, d'emblée, elle semble s'inscrire en faux contre toute attitude radicalement matérialiste et ses effets, souvent estimés réductionnistes.

⁸ VARELA, 1989/1988, 111-112. Pourtant : « Considérons le cas de la vision : lequel vient en premier, le monde ou l'image ? » (*ibid.*, 103 ; voir aussi VARELA, THOMPSON & ROSCH, 1993/1991, 233).

⁹ FUCHS, 2004, § 17-25, 2007, § 1.2, 39-40 et 46, 2008, § 1.2, 62-63. « La psychomécanique constituerait ainsi une "linguistique pré-cognitive", de type constructiviste – et peut-être même, plus précisément, du sous-type "énaïviste" » (FUCHS, 2008, 66, § 2.2 ou 2009, 124, § 2.2). Plus prudent dans la confrontation, Duffley a évité d'avoir à « comparer en bloc deux cadres théoriques qui présentent des dimensions incommensurables » (2007, 321) et s'en est tenu à confronter les analyses du *to* anglais chez Guillaume et Langacker.

¹⁰ VARELA, 1989/1988, 89 et sv., et VARELA, THOMPSON & ROSCH, 1993/1991, 11. Pour une réflexion linguistique sur le concept, voir *Langages*, 2007, 170 (*Discours et sens commun*).

¹¹ « La conscience de soi n'est pas un donné de départ mais quelque chose qui s'accomplit dans et par un travail d'explicitation qui est toujours aussi un effort de formulation dans le langage » : le *self* « se constitue en partie par ses interprétations de lui-même » (ROMANO, 2014, 115).

¹² Tout récemment, Monneret n'a pas manqué de faire le rapport entre ces deux dimensions (2018, 65).

sens linguistique a toujours été détenu par des sciences de l'esprit (logique, idéologie, psychologie, etc. » (1993, 180)¹³.

Et de fait, par l'intérêt que sa théorie porte à l'esprit humain, « l'exemple le plus proche et le plus familier de cognition et de connaissance » (VARELA, THOMPSON & ROSCH, 1993/1991, 30), elle rejoint les réflexions millénaires des philosophes sur la cognition (RASTIER, 1989/1988, 22). D'une part, la linguistique guillaumienne s'efforce de mettre au jour des invariants linguistico-anthropologiques. D'autre part, a souligné Rastier, on y repère la même conception optocentrique qu'adopte implicitement la grammaire cognitive ; cela tient peut-être à ce qu'il est à peu près impossible de « traiter de la connaissance sans se soucier de la vérité » et que, dans notre tradition occidentale en tout cas, aussi bien en raison du « bon développement de la vision chez l'homme, relativement aux autres sens », « dans la phylogenèse des facultés mentales dites supérieures » « la vue est réputée plus véridique que l'ouïe » (1993, 175 et 176, § 4).

En tout cas, Guillaume a connu un conditionnement de cet ordre¹⁴ et, à l'instar des cognitivistes, il a régulièrement utilisé des diagrammes explicatifs¹⁵. D'autant que le postulat du temps opératif implique assez naturellement le recours quasi permanent, comme support de chronologie, aux commodités d'une topographie¹⁶.

1.3 De la notion de *représentation* à d'autres points de comparaison envisageables

Cette notion est présente à la fois dans les recherches cognitives, avec un contenu assez largement variable d'un paradigme à l'autre, et dans celles de Guillaume (TOLLIS, 1997/1994, § IV, 335-338). Mais dans les options constructivistes sa postulation préalable s'évanouit en raison de la conviction que rien ne saurait s'observer autrement que sous l'espèce émergente¹⁷.

Chez Guillaume, par principe les expressions (en discours) sont censées découler de représentations correspondantes (en langue), fruits décantés et pour un temps fossilisés d'innombrables expressions antérieures. En dépit de la nature foncièrement dynamique de sa théorie, c'est là le credo que privilégie la doxa¹⁸ ; mais il a l'inconvénient de pousser à croire ces représentations irrémédiablement closes et leur énergie épuisée. Heureusement, si elles résultent d'opérations antérieures de construction, cela ne les empêche en rien de demeurer d'authentiques dispositifs *opératifs* disponibles, prêts à être exploités en contexte pour valoir expressivement ce que de droit¹⁹. Du reste, en acceptant le caractère provisionnel de la langue et son indéniable « hypo-pragmatisme », en grande partie dû à ce qu'elle est avant tout faite pour servir, par moments Guillaume a considérablement nuancé la radicalité de son opposition à la parole-discours, héritée de la doxa postsaussurienne (TOLLIS, 2008, chap. 9, p. 235-244) : outre qu'elle en procède, elle s'y ressourcement en permanence (voir TOLLIS, 2003).

Du reste, la psychomécanique fait constamment de la connaissance un acquis davantage qu'un donné : la situant dans une ligne conjointement phylogénétique et ontogénétique, elle la fait dépendre à la fois du vécu et de l'histoire, via toute sorte de relais mémoriels. Différents pouvoirs (capacités) et différents savoirs (compétences) en découlent, qui ont à voir avec la perception, la catégorisation et la donation de tout le sens qu'une société (se) construit par le biais de la communication et de la prédication. Ensemble ils constituent à la fois l'occasion, le moyen et la cible du sempiternel repli, de la réflexion constante de l'expérience commune.

¹³ Du moins jusqu'à ce que, au XX^e siècle, cette tradition ait été corrigée, soit, avec la sémantique formelle, dans le sens de la « dénotation directe », soit, dans la sémantique structurale, avec la difficile introduction du signifié, en plus et à part du concept, dans « une sémantique non-cognitive, qui ne soit plus une science des représentations mentales » (*ibid.*).

¹⁴ RASTIER, 1993, 173, § 1 ; voir TOLLIS, 1997/1994, 331.

¹⁵ Selon Rastier, cette propension à « penser en figures », selon le « précieux » conseil de Leibniz (GUILLAUME, 1982, [17-I-57] 57/1 et [7-III-57] 137/4) découle naturellement de sa tendance à appréhender les réalités du langage par le biais visuel.

¹⁶ Le mot se rencontre chez Guillaume (par exemple 2004, [1954-] 268, 284, 347, 349, 351).

¹⁷ Voir la formule « *Exeunt* les représentations » employée par Varela (1989/1988, 98).

¹⁸ Ainsi, Bajric qualifie de « pré-énonciatives » les opérations « qui conditionnent le résultat d'un acte de langage » (2005, 8).

¹⁹ Voir TOLLIS, à paraître, ainsi que MACCHI, à paraître₂, « Conclusions », § 3, et à paraître₁, § 1. À confronter à MONNERET, 2018.

Cet appareil représentationnel présente une double subjectivité. D'un bord, hérité du travail collectif de la communauté, il est indissociable d'un groupe humain en tous points indexé. De l'autre, étant dans le même temps ce qui, de ce legs, a réussi à se déposer en chaque individu, avec sa participation active mais déficiente, sinon sélective, il est dans le même temps largement codéterminé, coconditionné par son idiosyncrasie de sujet de chair et d'esprit. Bref, la psychomécanique a d'emblée placé le vécu et le cognitif dans un même circuit dialectique placé au principe de l'humain, du plus partagé au plus individuel.

Du langage, elle ne fige pas non plus ce qu'on en connaît, pas plus qu'elle n'en fait une réalité dissociable des corps physiques et historiques qui le pétrissent, l'abritent, l'intègrent, le conservent, et, en aidant à sa transmission, permettent sa pérennisation modulée.

De son côté comme du côté des sciences cognitives, l'interdépendance de l'expérience et de son objet nous persuadent au quotidien qu'il ne saurait y avoir de fondement d'aucune sorte. Certes, nos activités sont inséparables d'un environnement mondain. Mais ni le soi identitaire et unificateur, sinon unifié, que notre comportement cognitif tend à poser comme un absolu intérieur, ni l'écran qui l'enveloppe, ni l'écran sur lequel il se projette ne constitue un absolu extérieur : aucun n'a d'autre réalité que mutuellement conditionnée, que sempiternellement refaçonnée.

Bien évidemment, notre première réflexion de 1994 aurait pu porter aussi sur l'ancrage alternativement matérialiste ou idéaliste des deux sortes d'approches confrontées. Du côté cognitiviste, une première option, qui a été assimilée à la *position de la poule*, pousse à faire de la cognition la simple reconstitution d'un environnement qui serait doté de propriétés intrinsèques. Une seconde, par contraste tenue pour la *position de l'œuf*, tend au contraire à priver ce dernier de toute propriété et à faire de la réalité apparente l'effet exclusif de ce qu'y projettent les lois internes du système cognitif (VARELA, THOMPSON & ROSCH, 1993/1991, 233)²⁰.

Guillaume, lui aussi, a souvent navigué à vue entre les deux pôles matérialiste et idéaliste, tout particulièrement sur la nature du temps opératif (TOLLIS, 1991, § X.4, 400-403) ; et, jusqu'à plus ample informé, il n'est pas certain du tout qu'il ait été constamment au clair sur cette question, notamment sur la toute fin de sa vie, lorsqu'il a souhaité le concours des « grammairiens chirurgiens » (TOLLIS, à paraître, « Conclusions »).

Après ce rappel, seront maintenant examinés d'autres aspects plus ou moins bien connus de la théorie guillaumienne qui peuvent paraître en affinité avec les recherches cognitives.

2 Langage et pensée humaine²¹

Penser, parler. Toute la science du langage s'inscrit entre ces deux termes, et l'objet de la linguistique est de nous introduire aussi avant que possible à une connaissance de leur relation (GUILLAUME, 2007, [1950-] 207 /168²²).

2.1 Mécanique intuitionnelle et introspection

Guillaume a toujours voulu aller à la rencontre des faits linguistiques « à partir de l'*inévitabile intuitionnel* en position de postulat », de « l'élémentaire intuition », « l'inévitable credo [...] des successivités humaines » : inévitable mais inconscient, comme il l'a tardivement formulé²³.

²⁰ De même, il faudrait mettre cette même attitude en relation avec l'écartèlement des recherches cognitives exposées à la double tentation des deux traditions subjective, donc idéale, et physique, c'est-à-dire matérialiste. « D'un côté la tentation subjective – qui s'incarne, au mieux, dans la phénoménologie, et, en général beaucoup moins bien, dans des formes diverses de la psychologie clinique ou de la psychanalyse – c'est-à-dire dans des façons de voir fondamentalement non scientifiques. De l'autre côté la tentation pan-neuronale, dont P. Changeux (1983) est devenu, à tort ou à raison, le représentant le plus typique, celle qui considère, en bref, que l'activité du cerveau ne peut être décrite qu'en termes d'observables de nature physique » (LE NY, 1989, 29).

²¹ Voir aussi TOLLIS, 2017, § 1.

²² Pour une autre formulation, voir *ibid.*, 325/2.

²³ 1982, [7-II-57] 87/4 et 90/14, [14-II-57] 99/3 ; 2015b, [29-V-58] 207-208. « Inconscience, intuition sont des mêmetés » (1982, [14-II-57] 100/5). Sur les trois valeurs référentielles de l'expression, voir Lowe dans GUILLAUME, 2007, x et xv.

Encouragé par la réflexion de Leibniz, il a précocement estimé que la langue est inséparable des « grands mouvements inhérents à la pensée humaine », au point de se confondre avec elle (1964, [1944] 145). Les désignant comme mécanique ou mécanisme ou géométrie ou science intuitionnel(le)²⁴, Guillaume les tient pour les opérateurs universels « de la structure des langues » garants de leur constructivité comme aussi de celle de la pensée, et donc les aboutissants de la science du langage²⁵. Cette « ferme base intuitionnelle » proche « du concret, du sensible, du sensible permanent » est selon lui installée dans la langue – « dans la morphologie surtout » – (1985, [7-VI-46] 226/10), au sein de la phase obverse de la glossogénèse, autrement dit sa phase « formelle (extranotionnelle) » (1964, [1958] 282, n. 16). Guillaume la fait reposer sur le rapport fondateur et premier homme / univers inclusif de tous les autres (1982, [31-I-57] 79/21). Convaincu que le désordre apparent dissimule un ordre profond, à la fois celui de l'homme primitif et du savant moderne, sa vie durant dans sa théorie il a voulu majorer, *surordonner* le comprendre et minorer, *subordonner* le voir et, pour chaque cas, les mettre l'un de l'autre à la distance qu'y a introduite l'homínisation (tardivement évoquée à partir de 1958)²⁶.

Pascal, « philosophe mathématicien », remarque tardivement Guillaume, avait en son temps estimé que l'on n'accède pas à la vérité seulement par l'expérience des sens ou par le raisonnement, mais aussi par le « cœur » (1982, [14-II-57] 99/1-2). Avec ce parrainage, c'est assez tôt (ci-dessus n. 24) qu'il en est venu à qualifier d'*intuitionnelle* cette avant-science primaire « instituée en face de la science proprement dite », issue de la réflexion consciente et maîtrisée (1985, [7-VI-46] 226/10) et au départ de l'état construit de la langue. C'est à elle, précise Guillaume, qu'on devrait l'intuition mathématique²⁷ et, de façon générale, ce qui relève de la curiosité scientifique (2004, [1954-] 120/228-229).

Convaincu que « nous ne savons penser que par contrastes »²⁸, de la particularisation et de sa réplique inverse (la généralisation) il fait les plus courants d'entre eux – et de l'opposition de l'espace au temps le plus radical. Pour lui, toute activité de pensée s'insère entre les deux extrêmes des intervalles qu'ouvre le tenseur binaire radical dont il a introduit le nom aux alentours de 1951 (1973, 200-201). Guillaume en donne régulièrement les phases antithétiques comme intégralement successives (1964, [1944] 146-147). Cependant, pour en évacuer toute discontinuité, il paraît de nos jours mieux venu de se limiter à les faire seulement *démarrer* l'une après l'autre, ce qui, passé leur amorce initiale, ménage l'éventualité de leur chevauchement et de leur imbrication partielle²⁹.

2.2 Lucidité, vécu et savoir

Guillaume assimile ainsi le langage à un univers-idée qui, implanté au plus profond de l'esprit, s'est développé et existe hors conscience, « pour la raison éminemment simple », justifie-t-il, que celle-ci

²⁴ 1985, [7-VI-46] 226/10 ; 2008, [1945-1946], *passim*. L'adjectif ou son adverbialisation revient le 2-VI-49 (1971, 200), puis à partir de 1954 (2003, et 2004, II, *passim*), en 1957 (1982, à partir du 7-II), en 1958 (1973, [29-V] 269 et 276 ou 2015b, 207-208/3, 212/23 et 215/47) et en 1959 (1995, [12-III-49] 169/13 ; [30-IV-59] 203/32). Curieusement, dans la version préparatoire de « Observation et explication dans la science du langage », l'expression figure en italiques (1964, [1958] 29), mais non dans la version publiée (*ibid.*, 282, n. 16, 284, n. 19 et 20).

²⁵ 1971, [2-VI-49] 200 ; 1982, [4-II-57] 107/27 ; 2015b, [29-V-58] 208/3 ; 1964, [1958] 29.

²⁶ 1982, [29-XI-56] 2/2 ; 1982, [14-II-57] 99/3 ; 1995, [18-XII-58] 34, n. 1 ; 1995, [8-I-59] 54/7 et 58/23. Les recherches cognitives ont plutôt tardivement découvert que tout individu humain serait assimilable à « un scientifique profane, testant des hypothèses et faisant des erreurs » ; que l'apprentissage linguistique de l'enfant, à l'instar de son apprentissage cognitif, se fait moins par accumulation et association qu'en élaborant, à partir des discours dont il est environné ou des informations ambiantes, des modèles hypothétiques de génération de parole et/ou de connaissance (VARELA, THOMPSON & ROSCH, 1993/1991, 82).

Il faut cependant ajouter que la même expression lui sert aussi de métatérme pour désigner la « science nouvelle » qu'il avait lui-même initiée « en vue d'en faire l'étude » (LOWE dans GUILLAUME, 2007, xii).

²⁷ Dans cette mécanique insciente, Guillaume voit « une sorte de pré-mathématique de représentation, close quand survient la mathématique de discussion – et de mesure – dont le nombre arithmétique [...] représente l'ouverture » (2004, [1954-] 161/318-319).

²⁸ 1973, [1952] 26. L'idée a en effet été développée après 1950 (2007, 239-245), notamment à partir de 1954 (2004, 165/508).

²⁹ Sans apparemment le dire explicitement, c'est un parti que Moignet avait lui-même adopté (voir 1961 et surtout 1981) et que j'ai également suivi (TOLLIS, 2008, chap. 3, 81-117). C'est l'écho à peu près fidèle de ce que Guillaume proposait en 1952 et en 1958 (voir 1964, 228-229, 231 et 273). Moignet mentionne explicitement leur successivité, ou plutôt « la successivité des moments de déclenchement de l'une et de l'autre car elles sont, pour une bonne part, concomitantes », autrement dit, leur compénétration et leur quasi-simultanéité. Mais il ne signale pas vraiment que cette « bonne part » est de nature à les rendre o un point près coexistantes (TOLLIS, 2008, 85). On en trouvera la démonstration dans GUILLAUME, 2007, [1950-] 72/13 et sv.).

n'existe qu'une fois achevées les opérations de pensée qui l'ont créé. Mais cela n'empêche pas la mécanique intuitionnelle, avec rigueur et cohérence, de permettre non « pas l'emploi de la lucidité que possède l'esprit, mais la création dans l'esprit de sa lucidité » (2004, [1954-] 241/790-791). Si bien que les actes de représentation dont est fait cet univers intérieur

ne sont pas un condensé, une image abrégée, simplifiée, de l'univers réel : ils sont la création par l'homme et en lui-même d'une systémologie d'ordre explicatif à laquelle il se réfère pour parler intelligiblement, sensément

de son vécu (*ibid.*, 2004, [1954-] 205/669).

Même si « lucidité et savoir » constituent selon lui « les deux racines du langage » (1995, [4-XII-58] 17/15), pour Guillaume la première n'est en rien assimilable au second³⁰. Malheureusement pour la cohérence terminologique, sur le tard il l'a désignée aussi comme le « *su naturel* » dont nous sommes tous spontanément dotés, même s'il reste d'une nature « impénétrable »³¹.

Cela dit, la lucidité originelle ne débouche pas directement sur la connaissance. Pour que, du plus profond de l'inconscient, elle engendre un savoir qui soit à portée de conscience, il faut encore que ses mécanismes en aient été mentalement interceptés et mentalement projetés. Aucune systématisation linguistique ne se révèle donc tant que la construction longitudinale de la langue n'a pas fait l'objet de coupes transversales latitudinales (1989, [13-XII-46] 17-26). Entre passé génétique et état résultant, le même rapport se retrouve ici qu'entre pensée pensante (ou regardante) et pensée pensée (ou regardée)³² et, plus radicalement encore, entre l'entendement et sa verbalisation³³ : les structures linguistiques « sont en quelque sorte le miroir » de la mécanique intuitionnelle (1982, [7-III-57] 136/2).

Cette lucidité inscrit l'homme dans un processus lié au dépassement de l'« affinement physique » qui lui vaut une « certaine autonomie, grandissante, mais non totale », au regard des « forces de vie de l'univers ». Née en rupture avec « la turbulence mentale originelle », elle résulte du travail de domestication de l'univers physique du hors-moi « où l'homme habite et dont il fait partie » par l'univers mental de son en-moi où siège la langue (1995, [8-I-59] 54/7). Chaque communauté se reconnaît par la singularité idiomatique du langage qui pour elle en découle, singularité qui l'attache à un moment particulier de cette progression naturelle et atteste son état structural en même temps que son état architectural sous-jacent, l'un et l'autre en permanente réfection, mais à des vitesses sujettes à varier (1995, [11-XII-58] 21-22).

2.3 En quête de constructivité

En retrouvant ces « opérations profondes de pensée échappant au contrôle conscient » (1989, [24-I-47] 70/5), Guillaume cherchait avant tout à rendre raison de cette constructivité même et des différents états que l'homme en recueille en lui, ainsi que de la manière de s'en servir. Ce faisant, il

³⁰ Bajric l'a évoquée comme une « réflexion conduite » (2005, 17), mais l'expression tend à faire oublier qu'elle échappe de bout en bout à la conscience. L'objectif de cet ordre d'activités « n'est pas d'augmenter notre savoir mais d'augmenter notre lucidité, la lucidité sans laquelle l'acquisition du savoir serait impossible » (GUILLAUME, 1982, [14-II-57] 100/5 ; voir aussi 1995, [30-IV-59] 203/32).

³¹ 1964, [1958] 272, repris le 30-IV-59 dans 1995, 193/1.

³² On ne peut adhérer à la présentation qu'a faite Fuchs, selon qui la *pensée pensée* se situerait « au plan de la représentation de la langue [...], cependant que la "pensée pensante" se jouerait au plan de l'expression construite en discours » (2007, 42, § 2.1). Ce qu'en a dit Guillaume ne laisse guère de doute à ce sujet les opérations de pensée créatrices des formes interviennent dans le domaine de l'esprit qui est « celui, non pas de la pensée *pensée*, où les choses se présentent conçues et déjà formées, mais celui, plus profond, et en quelque sorte préexistant, de la pensée *pensante*, où les choses, encore en genèse, n'ont pas assez de corps pour que la mémoire puisse les imprimer en elle » (1968, [1929] 133) ; un sémantème subdité obéit « à une sorte de genèse inverse qui le ramène par degrés du domaine de la pensée pensée, où tout est clair et pénétrable, au domaine de la pensée pensante, où les idées en genèse ne sont encore que les mystérieuses impulsions créatrices de l'esprit » (1964, [1938] 75). C'est ce qui, éventuellement sous d'autres formulations, se retrouve ultérieurement dans les nombreuses allusions à ce distinguo (1992, [23-XII-38] 48, [19-V-39] 283/71, [26-VI-39] 287/3-4 ; 1997, [16-V-47] 181/2 ; 1973, [3-VI-49] 222, etc.).

³³ « [...] le langage est la projection de l'entendement » (1919, 36).

pensait se comporter, non en spécialiste ou en expert, mais en simple « homme de pensée commune ». Mais à ses yeux, ainsi entendue, la grammaire « est, en partie au moins, une science d'introspection » (1989, [24-I-47] 70/5, 2015b, [29-V-58] 214/38-39) : parce qu'il ne saurait être réduit à sa matérialisabilité – Guillaume parle de sa « visibilité –, sa réalité étant aussi mentale, c'est bien en chacun de nous et non à l'extérieur qu'il faut scruter le langage.

Pour lui, le langage et la pensée sont si intriqués qu'il en estimait les progrès parallèles. Cela le détournait de l'idée que le langage « est un fait social, qu'il est né de l'esprit de la société », car, « sous le fait social, l'observateur découvre le fait humain » (1985, [12-IV-46], 174/4, 1995, [28-I-60] 306/5). Il est probable que la distinction de ces deux dimensions et leur opposition étaient tout à fait justifiées à l'époque où Guillaume travaillait à creuser son propre sillon théorique. Néanmoins, de nos jours elles pourront paraître excessives dans la mesure où il n'y a d'humain que socialisé : présent chez lui, le terme d'hominisation – comme aussi bien ceux d'humanité et d'humanisme – suffit déjà à le montrer (voir TOLLIS, 2010).

Avec sa théorie, il pensait personnellement éclairer « l'anthropologue des âges de la civilisation mentale humaine profonde » (1982, [2-V-57] 241/18). Car cette anthropogenèse³⁴ d'après l'hominisation lui semblait appelée à mettre au jour la remarquable « valeur documentaire » des langues. Il en faisait le témoin privilégié de l'état atteint par cette lucidité³⁵, la seule trace attestée de « l'histoire potentielle de la pensée humaine » non écrite. Bref, au regard de « l'histoire approfondie des sciences », le langage lui apparaissait comme porteur d'« un regard sur l'univers dont la pénétration [...] a beaucoup varié » (1982, [29-XI-56] 7/14).

Conclusion

Vu la motivation initiale des recherches cognitives et de la psychomécanique ici à nouveau confrontées, cette réflexion ne pouvait évidemment amener à conclure que, cette fois encore, Guillaume a réellement été un authentique précurseur.

Néanmoins, il s'était fixé comme programme de s'« introduire, introduire la science du langage à la connaissance du su naturel », une fois son existence reconnue. Cependant, comme il s'agit d'« un su impénétrable », il n'entrevoit finalement d'autre solution que d'en regarder le *comment* et le *pourquoi* (1995, [30-IV-1959] 193/2 et 198/22), d'en imaginer la constitution et la genèse : en somme, trouver « en quoi il consiste et le chemin qui y conduit » (1964, [1958] 29). Ainsi, sa claire ambition d'entrer à l'intérieur des processus d'édification de la pensée et des moyens de verbalisation dont l'ont dotée l'invention et l'amélioration du langage, l'a conduit à pénétrer dans l'élaboration de la connaissance et de sa manifestabilité matérielle.

Ce vu en pensée pré-dicible qui « ressortit à un *su naturel* » et caractéristique de l'homme pensant a toujours obnubilé Guillaume. Longtemps, il a fondamentalement campé dans un mentalisme qui, à son époque, a peut-être nui à la diffusion de sa théorie, mais qui, paradoxalement, a sans doute été pour beaucoup dans son indéniable pouvoir de séduction ultérieur. Sur la fin de sa vie, cependant, il a convenu que cet objectif demeurerait « empli de mystère, une *terra incognita* de la science du langage, et aussi de la neuro-physiologie et de la neuro-chirurgie ». C'est peut-être pourquoi il a très tardivement mais explicitement manifesté tout l'intérêt qu'il portait à la « source physique » de la « connaissance grammaticale » et du « psycho-système » multimillénaire³⁶ que, sous l'espèce des divers idiomes, le langage impose aux usagers : « le dispositif cinétique du cerveau humain » (1995, [14-V-59] 208).

Malgré la difficulté d'accéder aux moyens que cet organe corporel offre au développement et à l'exploitation du langage³⁷, il avait alors admis l'existence d'une isologie physico-mentale et

³⁴ 1995, [entre le 27-XI-58 et le 30-IV-59] 10, 15, 42, 203 et 241/18-19).

³⁵ Voir encore 1990, [1^{er}-VI-44] 317/2, 1982, [16-V-57] 230/14, et 1995, [11-XII-58] 21/2.

³⁶ « En marge : glossogénie et grammaire sont des équivalents » (1995, [14-V-59] 208 n. 2).

³⁷ Dans sa dernière note à la leçon du 30-IV-59, malheureusement délicate à lire et à interpréter, Guillaume a risqué des remarques sur le rapport entre *organisme* et *système* (1995, 203, n. 1).

souhaité en voir les éléments causateurs identifiés « sous forme de mouvement[s] du cortex » (1995, [21-V-59] 221 et 223/25)³⁸.

Certes, voici une dizaine d'années, Fuchs avait souligné l'inaccessibilité de ce dernier objectif, apparemment toujours hors de portée³⁹. Certes, la très ancienne « réflexion sur les rapports entre les langues, la pensée, le raisonnement, l'action, etc. » que l'on trouve chez Guillaume (FUCHS, 2008, § 1.3 ; voir aussi 2004, § 4) reste somme toute très générique. Et, Fuchs y a également insisté, il ne faut pas perdre de vue que le propre d'une théorie linguistique *cognitive* est de « pouvoir s'articuler de façon explicite avec des modèles généraux de l'architecture fonctionnelle de l'esprit et/ou de l'architecture neuronale du cerveau »⁴⁰.

Avec cette ouverture en direction du cerveau, ne sommes-nous pas tout de même au plus près de recherches sur la cognition ?

References bibliographiques⁴¹

- ANDLER, Daniel, 1992a, « Introduction. Calcul et représentation : les sources », dans ANDLER (éd.), *Introduction aux sciences cognitives*, Paris, Gallimard (« Folio, Essais » 179), p. 9-46.
- ANDLER, Daniel, 1992b, « L'émergence des sciences cognitives », *Le Courrier du CNRS. Dossiers scientifiques*, 79 (*Sciences cognitives*), p. 6.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, 1994, « La sémantique française au XXe siècle : De la théorie de la référence à la théorie des stéréotypes », dans Antonio GASPARD GALAN, Juan Fidel CORCUERA MANSO & J.-M. DJIAN (eds.), *La lingüística francesa. Situación y perspectivas a finales del siglo XX* [Congreso Internacional de Lingüística Francesa (1. 1993. Zaragoza)], Universidad de Zaragoza, p. 9-27, d.e.l. : <dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/4033337.pdf>.
- BAJRIC, Samir, 2005, « Questions d'intuition », *Langue française*, 147 (*La Langue française au prisme de la psychomécanique du langage*, O. SOUTET éd.), p. 7-18, d.e.l. : <www.persee.fr/docAsPDF/lfr_0023-8368_2005_num_147_1_6860.pdf>.
- BOTTINEAU, Didier, 2013, « Pour une approche enactive de la parole dans les langues », *Langages*, 192 (*Le Vécu corporel dans la pratique d'une langue*, G. LOUÏS & D. LEEMAN eds.), p. 11-27, d.e.l. : <www.cairn.info/revue-langages-2013-4-page-11.htm>.
- DESCLES, Jean-Pierre, 1989, « Catégories grammaticales et opérations cognitives » (1988), *Histoire, Épistémologie, Langage*, 11/1 (*Sciences du langage et recherches cognitives*, F. RASTIER éd.), p. 33-53, d.e.l. : <www.persee.fr/docAsPDF/hel_0750-8069_1989_num_11_1_2289.pdf>.
- EPSTEIN, Richard, 1991, c. r. de G. Guillaume, *Leçons de linguistique*, vol. 10, 1943-1944. Série A. *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française II*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Lille, Presses universitaires, 1991, 486 p., *Cognitive linguistics*, 2, p. 298-309.
- FRANÇOIS, Jacques : voir GOSSELIN L. & —.
- FUCHS, Catherine, 2004, « Pour introduire à la linguistique cognitive », dans FUCHS (éd.), *La Linguistique cognitive*, [Gap], Éditions Ophrys - [Paris] Éd. de la Maison des sciences de l'homme, DL, [d.e.l. : <books.openedition.org/editionsmsh/7055?lang=fr>], p. 1-24, d.e.l. : <books.openedition.org/editionsmsh/7059#ftn1>.
- FUCHS, Catherine, 2007, « La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ? », dans J. BRES et alii (eds), *Psychomécanique, linguistiques cognitives et analyse textuelle*, Limoges,

³⁸ Voir Tollis, à paraître 2019, § 5.

³⁹ « [...] l'ouverture de la linguistique en direction de la cognition ne peut être que d'ordre essentiellement épistémologique. L'unification neuro-psycho-linguistique – que tout programme "cognitif" sur le langage appelle de ses vœux – ne semble guère envisageable dans un avenir proche » (FUCHS, 2009, 131).

⁴⁰ FUCHS, 2007, 37. On peut donc comprendre que qualifier ainsi la psychomécanique « constituerait, non seulement un anachronisme, mais aussi un contre-sens (à plus d'un titre) » (FUCHS, 2008, 67, § 2.3) et qu'il faut raison garder. Il resterait évidemment à savoir au juste combien de théories linguistiques réputées cognitives remplissent entièrement ce cahier des charges.

⁴¹ On a ici abrégé en *d.e.l.* la mention « disponible en ligne ».

- Lambert-Lucas, p. 37-53, d.e.l. : <halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00340657/document> ou <halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00340657/document#page=2&zoom=auto,-25,842>.
- FUCHS, Catherine, 2008, « Linguistique française et cognition », dans 1^{er} Congrès mondial de linguistique française (CMLF-08 – Paris, 9 au 12 juillet 2008), texte paru dans les *Actes du Colloque*, CD-Rom, d.e.l. : <www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2008/01/cmlf08340.pdf> ou <halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00340674/document>.
- FUCHS, Catherine, 2009, « La linguistique cognitive existe-t-elle ? », *Quaderns de Filologia. Estudis lingüístics*, 14 (*New Perspectives in Cognitive Linguistics*), p. 115-133, d.e.l. : <roderic.uv.es/bitstream/handle/10550/30277/115.pdf?sequence=1&isAllowed=y>.
- GOSSELIN, Laurent, FRANÇOIS, Jacques, 1991, « Les typologies de procès : des verbes aux prédications », *Travaux de linguistique et de philologie*, 29 (*Les Typologies de procès*, C. FUCHS éd.), p. 19-86.
- GUILLAUME, Gustave, 1919⁴², *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Hachette, 318 p. [Réimpr. avec une préface de R. VALIN et le c. r. de L. HAVET (*Journal des savants*, 15/5-6, p. 158-159 – republié dans l'éd. de 1975, p. 15-16 –), Québec, Les Presses de l'université Laval - Paris, Nizet, 1975, xvi-318 p. ; nouv. rééd., Limoges, Lambert-Lucas, 2010.]
- GUILLAUME, Gustave, 1968, *Temps et verbe : Théorie des aspects, des modes et des temps* (Paris, H. Champion – « Linguistique 27 » –, Société de linguistique de Paris, 1929, Prix Volney 1931, 134 p.), d'abord repris en 1965 (mais aussi en 1970 et en 1984 au moins), en même temps que *L'Architectonique du temps dans les langues classiques* (Copenhague, Eisner Munksgaard, 1945, 66 p.), avec un avant-propos de Roch VALIN (1964), Paris, H. Champion, XXI-134 + 66 p. [Reprod. en fac-sim.]
- GUILLAUME, Gustave, 1964, *Langage et science du langage* [Recueil de 19 articles écrits entre 1933 et 1958], Paris, Nizet - Québec, Les Presses de l'université Laval, 287 p. [2^e édition en 1973.]
- GUILLAUME, Gustave, 1971, *Leçons de linguistique*, vol. 2, 1948-1949. Série B. *Psychosystématique du langage. Principes, méthodes et applications I*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Paris, Klincksieck, 222 p.
- GUILLAUME, Gustave, 1973, *Principes de linguistique théorique. Recueil de textes inédits*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Paris, Klincksieck, 279 p.
- GUILLAUME, Gustave, 1982, *Leçons de linguistique*, vol. 5, 1956-1957. *Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes (II)*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Lille, Presses de l'Université, 309 p.
- GUILLAUME, Gustave, [1985], *Leçons de linguistique*, vol. 6, 1945-1946. Série C. *Grammaire particulière du français et grammaire générale (I)*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Lille, Presses universitaires, 332 p.
- GUILLAUME, Gustave, 1989, *Leçons de linguistique*, vol. 9, 1946-1947. Série C. *Grammaire particulière du français et grammaire générale II*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Lille, Presses universitaires de Lille, 291 p.
- GUILLAUME, Gustave, 1990, *Leçons de linguistique*, vol. 10, 1943-1944. Série A. *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1990 – Lille, Presses de l'Université, 1991, 486 p.
- GUILLAUME, Gustave, 1992, *Leçons de linguistique*, vol. 12, *Leçons de l'année. 1938-1939*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Lille, Presses de l'Université, 412 p.
- GUILLAUME, Gustave, 1995, *Leçons de linguistique*, vol. 13, *Leçons des années 1958-1959 et 1959-1960*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Lille, Presses universitaires de Lille, 401 p.

⁴² Le 27 novembre 1952, Guillaume en faisait remonter la rédaction « à trente-six ans de distance » (2007 : 294/7), c'est-à-dire à 1916.

- GUILLAUME, Gustave, 1997, *Leçons de linguistique*, vol. 14, 1946-1947 et 1947-1948. Série A. *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (V-VI)*, Québec, Les Presses de l'université Laval - Paris, Klincksieck, 479 p.
- GUILLAUME, Gustave, 2003, *Essais et mémoires. Prolégomènes à la linguistique structurale I*, Québec, Les Presses de l'université Laval, xii-240 p.
- GUILLAUME, Gustave, 2004⁴³, *Essais et mémoires. Prolégomènes à la linguistique structurale II. Discussion et continuation psychomécanique de la théorie saussurienne de la diachronie et de la synchronie*, Québec, Les Presses de l'université Laval, x-397p.
- GUILLAUME, Gustave, 2007⁴⁴, *Essai de mécanique intuitionnelle I. Espace et temps en pensée commune et dans les structures de langue*, Québec, Les Presses de l'université Laval, xxv-420 p.
- GUILLAUME, Gustave, 2008, *Leçons de linguistique*, vol. 18, 1945-1946. Série B. *Faits de langue et faits de discours*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 230 p.
- GUILLAUME, Gustave, 2015a, *Leçons de linguistique*, vol. 22, 1947-1948. Série B. *Implicité et explicité en morphologie*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 262 p.
- GUILLAUME, Gustave, 2015b, *Leçons de linguistique*, vol. 21, 1957-1958, Québec, Les Presses de l'université Laval, 240 p.
- LAZARD, Gilbert 2007, « La linguistique cognitive n'existe pas », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, CII/1, p. 3-16.
- LE NY, Jean-François, 1989, *Science cognitive et compréhension du langage*, Paris, P.U.F., 249 p.
- MACCHI, Yves, à paraître₁, « Chronophonétique (I). Esquisse d'embryologie du mot », dans É. BLESTEL, Ch. FORTINEAU-BREMOND (éds), *Le Signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique* [Actes du XV^e Colloque international de linguistique ibéro-romane, Rouen, 3-5 juin 2015], Limoges, Lambert-Lucas, p. 169-200.
- MACCHI, Yves, à paraître₂, « "Tout seul, ça signifie rien". Rôle du signifiant unitaire dans la genèse du sens phrastique : comment le sens accède-t-il à la conscience ? », communication présentée à la Journée GERLHIS / ERILIIS : « Rôle et statut du signifié dans la linguistique du signifiant », 18 juin 2016, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3.
- MAINGUENEAU, Dominique, 1988, « "Langue" et "discours" : la linguistique et son double », *DRLAV*, 39 (*L'Usage des mots*), p. 21-32.
- MOIGNET, Gérard, 1961, *L'Adverbe dans la locution verbale. Étude de psycho-systématique française*, Québec, Les Presses de l'université Laval (« Cahiers de psychomécanique du langage » 5), 36 p.
- MOIGNET, Gérard, 1981, *Systématique de la langue française*, ouvrage posthume publié par les soins de J. CERVONI, K. SCHLYTER et A. VASSANT, Paris, Klincksieck (« Bibliothèque française et romane, A : Manuels et études linguistiques » 43), 348 p.
- MONNERET, Philippe, 2018, « Le problème de la représentation et sa solution dans la linguistique de Gustave Guillaume, lecteur de Saussure », *Histoire Épistémologie Langage*, 40/1 (*Représentations et opérations dans le langage : Saussure, Bally, Guillaume, Benveniste, Culioli*, D. DUCARD éd.), p. 49-66.
- PICHOT, André, 1992, « Intelligence artificielle et connaissance naturelle : le sujet et le corps », dans H. BARREAU (éd.), *Le Cerveau et l'esprit*, Paris, CNRS Éditions, p. 127-144.

⁴³ La rédaction des textes de ces deux premiers volumes d'*Essais et mémoires* a pu débiter aux alentours de 1954, et semble avoir duré jusqu'en 1959, avec une possible interruption en 1958. Pour ce qui est des deux « Mémoires Steiger », initialement destinés à la revue *Vox Romanica*, ils semblent de 1959 (Lowe, dans GUILLAUME, 2003, iv-vi, dans GUILLAUME, 2004, v, et dans GUILLAUME, 2007, x).

⁴⁴ Aux dires de son auteur ce texte, entamé en 1950, aurait été en voie d'achèvement en 1952 (Lowe, dans GUILLAUME, 2007, i-ii et xvii).

- RASTIER, François, 1989, « Linguistique et recherche cognitive (1988), *Histoire Épistémologie Langage* 11/1 (*Sciences du langage et recherches cognitives*), p. 5-31, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1989_num_11_1_2288> ou <www.persee.fr/docAsPDF/hel_0750-8069_1989_num_11_1_2288.pdf>.
- RASTIER, François, 1993, « La sémantique cognitive et l'espace », dans *Images et langages. Multimodalité et modélisation cognitive. Actes du colloque interdisciplinaire du Comité national de la recherche scientifique. 1^{er} et 22 avril 1993*, p. 173-185.
- RASTIER, François, 2005, « Sémiotique du cognitivisme et sémantique cognitive. Questions d'histoire et d'épistémologie », *Texte*, d.e.l. : <www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semantique-cognitive.html#4>, s.p.
- ROMANO, Claude, 2014, « Le soi implicite », dans J.-C. GENS et C. OLAY (éds), *Charles Taylor. Interprétation, modernité et identité / Interpretation, modernity and identity*, Le Cercle Herméneutique Éditeur, p. 109-133, d.e.l. : <[Taylor. Interprétation, modernité et identité.pdf](#)>.
- ROSCHE, Eleanor : voir VARELA F., THOMPSON E. & —.
- SPERBER, Dan, 1992, « Les sciences cognitives, les sciences sociales et le matérialisme » (*Le Débat*, 1987, 47/5, *Une nouvelle science de l'esprit : Intelligence artificielle, sciences cognitives, nature du cerveau*, p. 103-115), dans ANDLER (éd.), *Introduction aux sciences cognitives*, Paris, Gallimard, chap. 14, p. 397-420, d.e.l. : <www.dan.sperber.fr/wp-content/uploads/1987_les-sciences-cognitives-les-sciences-sociales.pdf>.
- THOMPSON, Evan : voir VARELA F., — & ROSCH E.
- TOLLIS, Francis, 1991, *La Parole et le sens : Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, préface de Robert LAFONT, Paris, A. Colin (« Linguistique »), x-XII-495 p.
- TOLLIS, Francis, 1997, « La psychomécanique du langage et le guillaumisme dans la perspective des recherches cognitives », dans P. DE CARVALHO, O. SOUTET (éds), *La Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives. Actes du 7^e Colloque international de psychomécanique du langage (Cordoue 2-4 juin 1994)*, Paris, H. Champion, p. 329-340.
- TOLLIS, Francis, 2003, « Les morphèmes et leur signifié : système et mise en œuvre », dans A. OUATTARA (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications. Actes du colloque de Tromsø organisé par le département de français de l'Université, 26-28 octobre 2000*, Gan - Paris, Ophrys, p. 202-220.
- TOLLIS, Francis, 2008, *Signe, mot et locution entre langue et discours. De Gustave Guillaume à ses successeurs*, Limoges, Lambert-Lucas, 278 p.
- TOLLIS, Francis, 2010, « La linguistique de Gustave Guillaume : de l'opérativité à la socio-opérativité ? », *Cahiers de praxématique*, 2008, 51 (*Gustave Guillaume. Opérativité et discours. Le sujet parlant*, J.-Cl. COQUET éd.), p. 131-154, disponible en ligne : <journals.openedition.org/praxématique/1073>.
- TOLLIS, Francis, 2017, « La théorie linguistique de Gustave Guillaume scrutée dans une perspective énaïve », *Signifiances / Signifying*, 1/1 (*Langage et énaïon : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires // Réflexions sur les théories en sciences du langage à la lumière de l'énaïon* [Actes du 1^{er} Colloque international « Langage et énaïon, Production du sens, Incarnation, Interaction », organisé les 1^{er}-3 juin 2016 à Clermont-Ferrand]), exclusivement d.e.l. : <doi.org/10.18145/signifiances.v1i1>.
- TOLLIS, Francis, à paraître 2019, « La dimension anthropologique (anthropogénétique) de la théorie de Gustave Guillaume (1883-1960), *Le Français moderne*, 2019/1.
- TOLLIS, Francis, à paraître, « L'introuvable signifié : De sa postulation à son repli sur le signifiant et à son éventuelle dispersion dans du référentiel socialisé », *Signifiances / Signifying*, 2.
- VARELA, Francisco J., 1989, *Connaître les sciences cognitives, tendances et perspectives* (1988), trad. de l'anglais par P. LAVOIE, Paris, Éd. du Seuil, 122 p.
- VARELA, F., THOMPSON, Evan, ROSCH, Eleanor, 1993, *L'Inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine* (1991), trad. de l'anglais par V. HAVELANGE, Paris, Éd. du Seuil, 377 p.